

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

6 juillet 1991
paraît six fois par an
quatrième année

Le livre de toutes les fatigues

FATIGUÉ, las, épuisé, exténué, accablé, de ces états dont on croit ne jamais pouvoir guérir tant ils prennent racine au plus profond de soi. Fatigué de sa vie, de la vie, de soi, des autres, de tout. Fatigué de se sentir si démuni, si vulnérable, si rien. Fatigué tout simplement de la cruauté du quotidien. Il en est des fatigues comme de toute maladie, certaines sont bénignes, d'autres redoutables.

Il y a celles de l'enfance qui transforment tout ce qui vous entoure. Presque inévitablement liées au sentiment de faute, parce que, déjà, face à la société, on a montré qu'on ne savait pas être à la hauteur.

Il y a celles des études, dans ces amphithéâtres où des gens sans enthousiasme, sans étonnement, débitent une matière où la vie n'a plus prise, parce qu'ils ne perçoivent pas que tout connaître ne vaudra jamais comprendre un peu.

Il y a celles, plus pernicieuses, qu'engendrent l'insomnie, où l'existence même devient un malheur, où toute action, tout amour, ne peut être qu'inutile,

que ridicule. Où l'aube même est malédiction.

Il y a celles qui s'installent entre les êtres, entre les couples, et qui sont terrifiantes. De ces fatigues qui séparent irrémédiablement parce que d'elles naissent peu à peu l'insensibilité, l'indifférence. On est encore ensemble à l'extérieur, mais chacun déjà seul dans sa fatigue propre. Et d'elles surgit la violence, contre l'autre d'abord, puis, parfois, contresoimême. L'irruption de la fatigue marque alors le commencement du désenchantement. « *Ainsi pouvait-il en être fini, d'un instant à l'autre, entre deux êtres humains — et ce qu'il y avait de plus terrifiant, c'est que du coup, on semblait aussi en avoir fini avec soi-même.* »

Il y a les fatigues, transfigurées ou non, qui surgissent du passé. Les fatigues communes, le battage du blé dans la grange, les constructions collectives, lorsque, pour un moment, tous étaient charpentiers. Fatigues presque esthétiques qui marquaient une « *épisode d'entente de tous les voisins et des générations.* » De ce passé-là, reste le souvenir d'un labeur com-

mun et non d'un éreintage.

Il y a des milieux où la fatigue est tabou. On ne peut pas la raconter parce que pour eux la fatigue, « *ça ne se fait pas (...), c'est des mauvaises manières.* »

Toutes ces fatigues sont aussi les nôtres. Pourquoi dès lors ne pas imaginer qu'elles deviennent fécondes et que l'humanité, étonnamment apaisée, se voie « *réconciliée en ses ultimes instants dans une fatigue cosmique.* »

S'il vous arrive parfois de n'avoir ni le courage de vous arrêter ni la force de continuer, alors n'oubliez pas d'emporter cet essai dans vos bagages.

Je vous souhaite de très belles vacances.

M.T.



Peter Handke
Essai sur la fatigue
Gallimard, 1991, 64 p., Frs 16.-



L A D I S T I N C T I O N
Publication
bimestrielle de
l'Institut pour la
Promotion de la
Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
Frs 15.-
au CCP 10-220 94-5
Prix au n° : Frs 3.65
Collaborèrent à ce numéro :

Véronique Altamont
Maurice Appenzell
Jean-Christophe Bourquin
Pierre Chessex
Nathalie Choquard
Alain Clavien
Laure Durier
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Claude Pahud
Schüp
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théralaz

L'index des articles et
recettes parus dans La
Distinction est disponible sur
disquette. Mais à quoi
pourrait-il servir ?

La rédaction est responsable
des manuscrits, tapuscrits et
composcrits (disquettes
Macintosh de préférence) qui
lui sont envoyés.

(Annonce)

1891 - 1991 Centenaire de l'invention du pneu par Edouard Michelin



Grand rallye
Vallée de Joux-Clermont-Ferrand
Départ le jeudi 1.08.1991 aux Bioux
Roulez, amis du caoutchouc !

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.
Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34



**NOMINATIONS POUR LE
GRAND PRIX DU MAIRE
DE CHAMPAGNAC
1991**

«L'Association vaudoise pour la protection des civils est à la protection civile ce que le TCS est à la voiture, c'est-à-dire un soutien, qui n'exclut pas un regard critique.»
Christiane Langenberger, présidente de l'AVPC in 24 Heures, 20 avril 1991
«Nous garderons en service nos équipements modernes, puisque partout ailleurs aussi, on liquide les armes obsolètes.»
— Quel sera le sort de ces armes ? — Elles seront entreposées à Thoun et, un jour, elles pourront éventuellement être vendues aux enchères. Pour la Société des artilleurs de Beromünster, j'ai moi-même acheté naguère un obusier lourd, et nous avons dû nous engager par écrit à ne pas l'utiliser ni l'exporter.»
Kaspar Villiger, chef du DMF in Construire, 17 avril 1991
«La force morale d'un peuple, sa capacité d'indignation, son désir d'être libre sont pareils au volcan Monotombo du Nicaragua : longtemps endormi, supportant comme par indifférence le poids des rocs qui l'étouffent, il se réveille brusquement, projetant vers le ciel les flammes de son refus.»
Jean Ziegler, sociol. volcanique in A demain Karl, 1991, p. 76

D'un lecteur — une lectrice ? — anonyme :
«En outre, ce 4 à 3 face à une formation qui demeure l'une des valeurs étalons du hockey planétaire est aussi le fruit justifié d'un sens de la concrétisation qui paraît se bonifier au fil des matches.»
Jean-J. Besseaud, en Finlande in 24 Heures, 30 avril 1991

Encore un sportif, qui a relevé :
«Claudio Caniggia, le bourreau argentin aux cheveux d'or du Brésil, puis de l'Italie au Mondiale, (1-1,

«La notion d'idéologie du non-choix dont il sera question rend raison des raisons de l'absence de conflictualité manifestée concernant la forme que prend la politique.»
François Masnata, soc. brumeux in Le pouvoir suisse, 1991, p. 17

Un fidèle lecteur, sentinelle du goût dans les montagnes neuchâteloises, nous fait parvenir :
«Etrange retournement de l'histoire, puisque l'on sait que c'est la décision politique des gouvernements autrichiens et hongrois de démontage du rideau de fer qui fut l'une des étincelles qui provoqua les événements que l'on connaît.»
J.-P. Brossard, critique de cinéma in L'Impartial, 5 avril 1991

Une lectrice qui y cherche encore du sens nous propose :
«Beaucoup de gens qui ont 25 ans aujourd'hui ne comprennent déjà plus quelle astuce recèle ce slogan, qui sonnait pourtant chez ceux de ma génération comme une comptine : "Des pâtes, des pâtes, oui mais des Panzani !"»
Gilbert Salem, mais oui in 24 Heures, 7 avril 1991

D'un lecteur — une lectrice ? — anonyme :
«En outre, ce 4 à 3 face à une formation qui demeure l'une des valeurs étalons du hockey planétaire est aussi le fruit justifié d'un sens de la concrétisation qui paraît se bonifier au fil des matches.»
Jean-J. Besseaud, en Finlande in 24 Heures, 30 avril 1991

l'Argentine en finale après la séance de tirs au but) ne chevauchera pas la pelouse du beau vaisseau milanais ce soir.»

Jacques Wullschlegler, journaliste in Le Matin, 20 mars 1991

Un lecteur et une lectrice transportés nous envoient :
«Il faut surtout construire pendant qu'il en est temps, c'est à dire avant qu'il n'y ait plus de place pour le faire.»

Marcel Blanc, Chef du Département vaudois des travaux publics in Metro Ouest Infos, mai 1991
«Nous célébrons ainsi le tramway qui, j'en suis sûr, véhiculera non seulement des passagers mais également l'image de la réussite d'une parfaite collaboration intercommunale.»
Jacques Masson, synd., Ecublens in Metro Ouest Infos, mai 1991

Une fidèle auditrice des discours de cantine a retenu :
«Il semble que, aujourd'hui, sur un parcours tourmenté d'accidents divers et face à des conditions nouvelles, à des problèmes existentiels que nous n'avions pas eu à résoudre, les ressorts de la voiture soient mis à rude épreuve et que le volant soit de plus en plus difficile à tenir, ne disposant pas d'une conduite assistée. (...) Après réflexion, ce pays est gouvernable, pour autant qu'il veuille se gouverner lui-même.»
Georges-André Chevallaz, après réflexion in 24 Heures, 25 avril 1991

La télévision française est-elle une invention nazie ?

LES premières productions intensives de télévision sur le sol français furent le fait des autorités d'occupation allemandes. Ce fait peu connu, voire carrément occulté, nous est révélé par un petit livre écrit et édité à la diable, mais bien intéressant.

Fernsehsender Paris

Si la Grande-Bretagne et les Etats-Unis sont les lieux de naissance de la télévision, l'Allemagne et la France suivirent assez rapidement. A la fin de 1935, les grandes villes du Reich étaient câblées pour transmettre des programmes expérimentaux (puis les J. O. !) depuis Berlin dans une quarantaine de *Fernsehstuben*, sorte de salles de spectacle dotées d'un écran de télévision de quatre mètres sur deux (avec une définition de 441 lignes). Une production de *Volksempfänger* de télé était planifiée, mais elle fut suspendue par la guerre, comme le reste de la TV allemande d'ailleurs.

C'est à Paris que les Allemands reprirent leurs tentatives, ravis de pouvoir bénéficier du puissant émetteur de la Tour Eiffel, installé en décembre 1935 pour les premiers essais télévisuels français (alors en 180 lignes). Accessoirement, cet émetteur pouvait servir au brouillage des ondes. *Fernsehsender Paris*, tel fut le nom de cette chaîne, était contrôlée par la *Propaganda Abteilung* et financée conjointement par la *Reichspost* et la Radiodiffusion française. Les studios furent installés d'abord près de la Tour, dans les locaux de la légation tchèque, devenue disponible on se demande pourquoi, puis en juillet 1943 au Magic-City, un music-hall contraint à l'inactivité, sis rue Cognac-Jay. Ce lieu, devenu légendaire par la suite («*A vous Cognac-Jay*» Léon Zitronne, *passim*), est demeuré occupé par la TV française, actuellement par TF1. Y travaillaient alors 120 salariés à plein temps, dont un certain nombre d'anarchistes (parmi lesquels l'inoubliable acteur Léo Campion) et pas mal de réfractaires au STO (dont Dufilho et

Mouloudji). Ces derniers étaient couverts par des certificats de complaisance, signés par le directeur—allemand—de cette chaîne, ce qui lui valut couverture en retour après la guerre.

Les émissions furent quotidiennes entre mai 1943 et août 1944, à raison de deux à six heures de programmes, avec de fréquentes reprises. En effet, le public était soumis à une forte rotation puisqu'il s'agissait de soldats allemands blessés et malades, pour lesquels on avait installé des récepteurs dans les hôpitaux militaires de la région parisienne. Cependant les émissions étaient souvent données en français, faute de personnel germanophone. Un plan de câblage avait en outre été prévu pour filmer et transmettre depuis différents endroits de la capitale et six salles de cinéma auraient dû être converties en *Fernsehstuben*. La Libération interrompit ces projets.

Le téléspectateur (à l'époque on hésitait encore entre les termes «télé-viseur» ou, plus prophétique, «télé-voyeur») était bien nourri. Des variétés, beaucoup de variétés : chansons (avec un orchestre sur le plateau), cirque (spectacle polyglotte s'il en est) et danse, fréquemment le très germanophile Serge Lifar. Des nouzues provenant surtout des actualités cinématographiques de la Ufa et de la Tobis repiquées en télécinéma. Et puis des films, plutôt des courts-métrages, et des pièces de théâtre. Il y avait même un tauque-chaud, «le bar de la télévision», où défilaient les invités du jour.

La machine à oublier

Tels sont les faits. On pourrait s'arrêter là et ricaner, satisfait et vachement critique, à la constatation que le dispositif culturel qui s'avère aujourd'hui le plus décevant plonge quelques-unes de ses racines dans le totalitarisme national-socialiste. Ce serait facile et nous ne le ferons donc pas. Mais deux sujets d'interrogation demeurent.

Pourquoi donc la télévision ne parle-t-elle jamais de cet épi-



sode, et de son histoire en général ? Bien sûr, la tyrannie visuelle fonctionne à plein ici : faute de magnétoscopes (Ampex, 1956), *Fernsehsender Paris* n'a laissé aucun enregistrement, ses émissions disparaissent comme s'envolent les paroles. Elle n'a donc jamais existé pour les hystériques de la «civilisation de l'image». Mais au-delà de cet aspect technique, on a pu dire que la télévision par son jet continu, aujourd'hui surmultiplié par le nombre des chaînes et la télécommande, empêche tout recul, toute analyse. Elle fonctionne comme ces «tableaux magiques» qu'on offre aux enfants, chaque image effaçant celle qui l'a précédée. Il est donc logique que la machine à oublier oblitère tout, les événements de l'actualité comme ses propres origines. Le jour où la télévision s'intéressera vraiment à son passé, autrement que par des célébrations sentimentales, ce sera un indice indéniable que sa déliquescence a commencé.

Autre sujet d'étonnement : la télévision est pratiquement née telle qu'elle existe aujourd'hui. Mis à part les jeux et la publicité (mais l'essentiel est peut-être là, au fond), peu d'innova-

tions ont été apportées à ce que faisaient les Allemands à Paris il y a cinquante ans : le téléjournal à 20 heures, le primat des variétés, le parasitage du cinéma. Tout de suite, la télé fut plate et banale. Dans le bulletin interne de cette chaîne oubliée, en octobre 1943, on trouvait déjà ces vérités définitives : «*Le public de télévision se trouve chez lui, dans ses habitudes et enclin à ses soucis. De plus, il peut arrêter l'émission à n'importe quel moment. Il faut donc intéresser ce public à chaque instant. Nous ne pouvons attendre de sa part un bon vouloir ou la bonne disposition.*»

C. S.



Thierry Kubler & Emmanuel Lemieux
Cognac Jay 1940
La télévision française sous l'occupation
Plume, septembre 1990,
221 p., Frs 36.90

(Annonce)

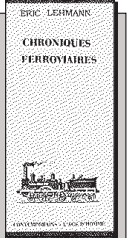
quarantième anniversaire de
l'annexion du Thibet
par la Chine populaire
Grande méditation tantrique
avec envol du corps astral au
sommet de la Dent-de-
Vaulion
Vallée de Joux
1.08.1991
en présence du Dalai Leuba

Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Dans notre dernier numéro, l'ouvrage d'Eric Lehmann, *Chronique ferroviaires*, pourtant si helvétique, était bel et bien une imposture.



La Distinction se distingue

Notre excellent confrère L'Hebdo, près de six mois après *La Distinction*, annonce par trois lignes la parution de *LogoMachine™*, machine à rédiger les éditoriaux de Jacques Pilet : « grâce à un logiciel, on peut déjà écrire un éditorial, tel que pourrait le rédiger Jacques Pilet, en utilisant ses formules et son style. Ce qui n'est pour l'instant qu'une farce de collégiens dissimule une idée à creuser... » (16 mai 1991)

L'inimitable Jean-Marie Vodoz, dans notre excellent confrère 24 Heures, nous gratifie d'un conseil de spécialiste, à propos du livre de François-Bernard Huyghe *La langue de coton* : « On recommande chaleureusement cette lecture à Mmes et MM. de *La Distinction* : ils trouveront là l'inspiration qui leur fait quelquefois défaut. » (28 mai 1991)

Helvetica bestia



UN livre pour quatre expositions ! Le 700^e bat le Conseil de l'Europe, sous la houlette duquel des historiens publient un catalogue pour deux expositions (*Les emblèmes de la Liberté*, Musée d'art et Musée historique de Berne, du 1^{er} juin au 15 septembre 1991).

Les chercheurs et les conservateurs de musée qui se sont mis en troupeau pour concevoir quatre expositions sur le thème de *Vache d'utopie* (Sainte-Croix, Bulle, Fribourg et Genève) et le livre/catalogue y relatifs sont entrés par effraction dans la peau d'une vache pour en connaître la personnalité profonde. Zoologues, ethnologues, sociologues et historiens se sont penchés sur la vache ou sur l'idée de vache devenue selon eux l'un des symboles de l'identité nationale (ne serait-ce pas plutôt le berger si l'on se réfère au *Pays de bergers* de Bonstetten publié en 1782 ?) ou pour le moins le fondement d'un mythe (souvent entaché de bouse, il faut bien l'admettre). En bonne rhétorique, quatre interrogations articulent les expositions, et par conséquent le livre :

qu'est-ce que la vache suisse en tant que Suisse (Musée Gruyérien) ? qu'est-ce que la vache suisse en tant que vache tout court (Saint-Gervais, MJC) ? qu'est-ce que la vache suisse mangée et consommée (Sainte-Croix, CIMA) ? et enfin qu'est-ce que la vache au-delà de tout nationalisme (Musée d'histoire naturelle, Fribourg) ?

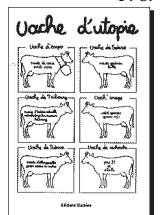
Tant de science et de subtilité laisse le spectateur (respectivement le lecteur) pantois d'admiration devant ces savants érudits. Il est extraordinaire de penser que des chercheurs sérieux (l'équipe pluridisciplinaire du PNR 21 du Fonds national de la recherche scientifique) et des commanditaires bienheureux (700^e) aient réussi à jeter un regard simple, critique et dénué de nombrilisme

sur un animal aussi complexe que la vache et sur un vocabulaire aux acceptions si diverses : mort aux vaches !, le plancher des vaches, vache à lait !, queue de vache (la couleur de cheveux), manger de la vache enragée, parler français comme une vache espagnole, vieille vache !, être vache avec quelqu'un, peau de vache !, vache à eau, etc.

On s'étonnera peut-être de l'ethnocentrisme (pour des ethnologues, rien d'étonnant !) qui consiste à consacrer la majeure partie des études à la race d'Hérens et à la vache fribourgeoise, ne laissant que fort peu de place à celles d'Outre-Sarine (Simmental ou Appenzell). N'auraient-elles pas mérité un rôle dans la mise en place de l'image des Alpes suisses ? Les premiers chantres de la montagne n'ont-ils pas représenté l'Oberland avant Evolène ou Charmey ?

Pour ceux que ces débats sur le sexe des anges dérangeant ou qui trouveraient l'approche un peu abstraite, qu'ils ne partent pas encore : dans le cadre des expositions du 700^e toujours, l'Institut agricole de Grange-neuve (FR) organise les mercredi matin de juin et juillet des «rencontres avec de vraies vaches» pour les participants du programme «Passeport vacances».

P. C.



Vache d'Utopie
Itinéraires Amoudruz VII
Slatkine, 1991, beaucoup de textes
et quelques illustrations
en noir et blanc, Frs 40.-



«De la merde...»

De notre correspondant
à Paris

«**C**ELA plaît assez aux Juifs, me dit-on, d'être ainsi maltraités, brutalisés, dénigrés, vilipendés, injuriés, que sais-je ? Ils sont si mous qu'ils préféreraient toujours encaisser des vacheries que rien du tout (...). «Les Juifs ont une peur panique de tout ce qui pourrait apparaître comme improvisé. Ils ne trouvent aucune vertu au déséquilibre ou à l'imprudence (...).» «Comment les Juifs pourraient-ils adopter un nom étranger ? Un nom qu'ils n'ont jamais entendu et qui réellement les chagrine ? Eh bien, ils ne l'adoptent pas. Ils l'ignorent ou le massacrent.»

Encore un peu ? «Les Juifs reniflent dans leur chemise.» «A Marseille, paraît-il, les tueurs sont arabes et les capitaux, juifs.» «La prude bienveillance juive cache toujours des dessous-de-table.»

Bien. Je crois qu'on peut s'arrêter là.

Jean Lescure, Raymond Que-
neau ont soutenu que les manipulations lexicographiques révélaient mieux que de longues analyses les potentialités cachées des textes. Les ignobles phrases que vous venez de lire n'ont pas été écrites dans les années 40 par un Céline de ser-

vice. Elles sortent tout droit d'un ouvrage publié cette année même. Simple, au lieu d'écrire «Juif», Jean-Luc Hennig écrit «Suisse».

Plusieurs journaux, surtout des journaux suisses, tiens, tiens, ceci aurait dû éveiller ma méfiance, parlent «plutôt en bien» de sa *Lettre ouverte aux Suisses* et cætera. Un «brûlot», dit-on, ce qui est une manière commode d'éviter d'affirmer que son bouquin est merdique et raciste plus que brûlant.

«...dans un bas de soie.»

Suivant les oulipiens, je n'entrerais pas en matière sur le fond du discours de Hennig, il parle assez tout seul. Mais il me semble intéressant de comprendre comment un tel texte peut recevoir les félicitations du *Canard Enchaîné*, qui fait pourtant d'habitude preuve de plus de discernement, et être publié sans soulever la moindre vague.

Hennig, en bon rhétoricien, devance ses critiques. Il se pose en amoureux déçu. Lui qui aimait tant la Suisse, elle l'a, en quinze mois, dégoûté. Son introduction s'adresse d'ailleurs à une maîtresse (ou à un amant): «*Je t'ai quitté aujourd'hui comme j'ai quitté la Suisse. Aujourd'hui, je te hais comme je hais la Suisse, au-delà de toute mesure.*» La position de l'amant trahi est d'une

efficacité extrême : il ne peut qu'attirer la sympathie. (On notera que la culture française réserve un tout autre sort au cocu). Il pousse à s'interroger sur le vilain, la vilaine, ici la Suisse et les Suisses. Qu'ont-ils donc fait, quels monstres peuvent-ils bien être pour ne plus mériter l'amour de Jean-Luc Hennig ?

Pour ma part, j'ai assez le goût du paradoxe. Je me suis donc demandé quel amant est donc celui qui, si soudain, brûle ce qu'il a adoré. Faiseur, macho, naïf, hypocrite ? Stupide peut-être... tendeur sans doute, borné en tous cas.

Le catalogue des reproches et des insultes adressés à la Suisse par Hennig n'est pas intéressant en soi. Par contre, il faut le lire pour saisir une certaine manière de voir l'autre, dans certains milieux de gauche (Hennig travaillait à *Libé*, non?). Ethnocentrisme absolu : culturel (Hennig n'évoque jamais le problème de l'éthique protestante, mais glisse Port-Royal, les Khagneux de Louis-le-Grand apprécieront), linguistique (le seul vrai français est celui qui se lit sur les affiches du métro parisien), politique (incapacité de saisir ce qu'est un pouvoir politique décentralisé, démultiplié et donc, forcément, médiocre), sexuel (évidemment : c'est lié à l'éthique protestante). Derrière le vernis des expressions exotiques (ba-

nal catalogues des helvétismes) et de la connaissance de la dénomination des pratiques festives locales (de la Bénichon à la Saint-Martin d'Ajoie), rien qui puisse faire croire un seul instant que Hennig ait vraiment compris où il se trouvait... Bref, empêtré dans une logique culturelle de royaume (centralisé à tout crin), Hennig est incapable de comprendre ce qu'est un empire (qui doit ménager les pouvoirs locaux). L'ignorance la plus plate vient se marier à un certain crétinisme culturel basique franco-français.

Maso et maso
vont en bateau

Ce qui frappe au bout du compte, c'est l'acquiescement de la presse suisse à un discours aussi stupide. Evidemment, Hennig est parisien. Et ça, Mon Cher, c'est pas de la petite bière, lorsqu'on est persuadé de vivre en «province».

On pourrait pourtant se souvenir qu'une province n'existe qu'en fonction d'une capitale et que vraiment, non, Paris n'est pas notre capitale, parce qu'elle n'est pas la capitale des classes populaires suisses, et que nous n'y pourrions rien changer. Si nombre d'intellectuels romands éprouvent une troublejouissance à dire à leurs hôtes français que oui ici, c'est la province, je ne crois pas qu'elle soit partagée par les prolétaires de notre pays (qui sont bien désunis). Dire que la Suisse est une province, revient à proclamer qu'elle n'existe pas. Complexe d'infériorité ou adoption des positions provocatrices de Frisch et Dürrenmatt ? Mais alors, oncle Max et oncle Friedrich, où diable avez-vous habité avant de nous laisser ici, bas, tristes et seuls ? Certainement pas en Allemagne, n'est-ce pas... Enfin cette position a au moins le mérite de n'être pas fatigante. Voilà qui explique peut-être l'assourdissant silence des élites intellectuelles suisses à propos du 700^e anniversaire de la Confédération. Pourquoi se donner la peine de s'interroger sur ce pays qui n'existe pas ?

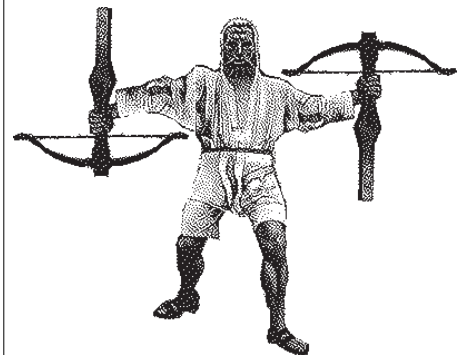
On me permettra de glisser *in coda*, que je n'aurais probablement pas écrit ceci si je n'habitais Paris depuis quatre ans. Le regard porté de loin change l'aspect des choses, et plus encore des cultures et des sociétés. Il m'a permis de mesurer ce qui me sépare de la France, sans pour autant faire de moi un admirateur béat du *Sonderfall Schweiz*. En 1986, comme beaucoup d'autres, je n'aurais probablement pas trouvé grand-chose à redire au machin de Hennig.

J. C. B.

Jean-Luc Hennig
Lettre ouverte
aux Suisses
si bons, si gros,
si tristes



Jean-Luc Hennig
Lettre ouverte aux Suisses
si bons, si gros, si tristes.
Albin Michel, mars 1991
198 p., Frs 23.80



Vive les Suisses allemands, tome 2

«*Si le Bon Dieu avait été suisse, il serait toujours en train d'attendre le moment favorable pour créer le monde. Seulement voilà – si ce Bon Dieu avait été suisse, et s'était mis à temporiser, non seulement il n'y aurait pas eu le monde, mais il n'y aurait pas eu la Suisse non plus. Et voilà qui serait tout de même dommage.*»

(Loetscher, p. 134)

MAIS qu'ont-ils donc de plus que nous, dirait-on, la fibre patriotique alertée ? Sont-ils plus intelligents, plus sensibles, ou moins apeurés ? Sommes-nous soumis à des micro-climats différents ? Mangent-ils moins de cochonneries ? Ne sont-ils pas, comme nous, obligés d'écrire à l'aide d'une enclume posée sur la main ? Leurs journaux sont-ils plus ouverts à l'expression d'idées fortes et non-conventionnelles ?

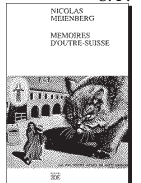
A propos de journaux, une piste peut-être : ici, (en Romandie), paraissent des livres, dont on parle dans les suppléments littéraires des journaux. Peu de ces livres sont lus. Là-haut (en Allemagne), les écrivains font paraître des textes dans les journaux, ces textes sont parfois rassemblés en recueils, plus tard, mais ils auront déjà été lus et le livre leur donne une seconde vie. C'est le cas pour Meienberg et Loetscher, dont on vient de traduire des recueils d'articles.

Etre lu, voilà une nécessité qui doit être ressentie différemment selon les régions linguistiques. Là-haut, l'écrivain est souvent, avant tout, chroniqueur. Il écrit sur un support à priori éphémère, mais inséré dans la vie quotidienne. Cela produit une autre manière d'être et d'écrire au monde. Ici, l'écrivain écrit dans la solitude, le recueillement distant de la vie quotidienne, et s'adresse à un lecteur qui reçoit le livre dans les mêmes dispositions. (Saluons au passage le très courageux Christophe Gallaz qui tente malgré tout de secouer le tri-pack à la vitamine couleur Migros du dimanche enromandé.)

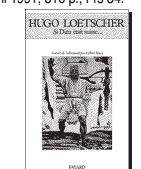
Paradoxe apparent : le chroniqueur, pris dans le courant de l'histoire immédiate, bénéficie

d'une distance critique de beaucoup plus aigüe. C'est que ces chroniqueurs alémaniques ont une «casse à outils» des plus complètes, ils travaillent avec ce qu'ils sont, tout ce qu'ils sont, c'est à dire sans s'amputer de parts de leur personnalité, par exemple pour tenter d'atteindre une prétendue objectivité. Ils écrivent avec leur passé, leurs souvenirs d'enfance, leurs découvertes, leurs recherches faites sur le terrain (même dans les usines !), leurs émotions, leur ironie, leur humour. Ils n'ont pas peur de se fâcher, de tonner contre leurs compatriotes qui en prennent à leur aise. Ils ne laissent pas leurs tripes au vestiaire, ils n'ont pas peur d'y aller trop fort, ils savent que l'outrance, que certains emportements devant les injustices sont moins dangereux que la retenue permanente, le souci de soi, la prudence blindée et les bémols de soumission.

C. P.



Nicolas Meienberg
Mémories d'outre-Suisse
Zoé, avril 1991, 316 p., Frs 34.-



Hugo Loetscher
Si Dieu était suisse...
Fayard, avril 1991, 152 p., Frs 25.30

«*Il s'aperçoit que les bombardements de la population civile nord-vietnamienne ne sont pas "criminels", mais "inquiétants". Il remarque que le syndic n'a pas tenu un discours "incendiaire" contre l'opposition parlementaire, mais qu'il a "incité à la réflexion"...*» (Meienberg, p. 285-6)



Place Vendôme, 16 mai 1871, la statue de Napoléon est abattue sur un lit de fumier

120^e anniversaire de la Commune de Paris
Grande manifestation pour célébrer l'accueil des
centaines de communards réfugiés en Suisse
Pic-nic populaire, discours, bal et feux d'artifice
jeudi 1.08.1991
Vallée de Joux, Les Bioux
VENEZ NOMBREUX !

"nous avons fait beaucoup de paysages. On ne peut rien faire autre chose en Suisse"
(Gustave Courbet, réfugié de la Commune, décembre 1873)

Fédération des Unions ouvrières
Section romande de l'Association des Amis de la Commune

L'Affaire Ramuz (5)



La Distinction se propose de publier diverses variations sur le texte de C.-F. Ramuz, «Viens te mettre à côté de moi sur le banc...», afin de permettre à chacun(e) de coller à la page idoine de son Livret de Famille la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées.

Proposition n° 13 : langues orientales

Une version en javanais pour amuser les petits-enfants que nous ont abandonnés les enfants qui s'en sont allés par le monde.

VAVIENS tave mavette avà cavotavé dave mavoi savur lave bavanc davevavavava mavavaisavon, favemme, c'avest bavien tavon dravoit; avil vava avy avavavoir quavaravante avans qu'avon avest avensavemble.

Cave savoir, avet pavuisqu'avil favait savil baveau, avet c'avest avavissavi lave savoir dave navotre vavie: tavu avas bavien mavéravitavé, vavois-tavu, avun pavetavit mavomavent dave ravepavos.

Vavoilavà quave laves avenfavants avà cavette haveure savont cavasavés, avils s'aven savont avallavés pavar lave mavondé; avet, dave navouvaveau, avon n'avest ravien quave laves daveux, cavomme quavand avon avà cavommavencavé.

Favemme, tavu tave savouvaviens? avon n'avavavait ravien pavour cavommavencaver, tavout avétavait avà favaire. Avet avon s'avu avest mavis, mavais c'avest davor. Avil avy favaut davu cavouravage, dave lava paversavévavéavance.

Avil avy favaut dave l'avamavour, avet l'avamavour n'avest pavas cave qu'avon cravoit quavand avon cavommavence. (...)

CHAVARLES-FAVERDAVINAVAND RAVAMAVUZ

Proposition n° 14 : livret d'union libre

Un document peu connu, témoignant de l'influence du surréalisme en Suisse romande: la rencontre de Ramuz et d'André Breton.

VIENS te mettre à côté de moi sur le banc de feu de bois devant la maison, femme aux pensées d'éclair de chaleur, c'est bien ton droit; il va y avoir quarante ans au sablier qu'on est ensemble entre les dents du tigre.

Ce soir, et puisqu'il fait des bouquets d'étoiles de dernière grandeur, et c'est aussi le soir de notre vie de souris blanches sur la terre blanche: tu as bien mérité, vois-tu, un petit morceau d'ambre et un verre frotté.

Voilà que les enfants à cette heure ont une langue d'hostie poignardée, ils s'en sont allés par le monde, poupées qui ouvrent et ferment les yeux; et, de nouveau, on n'est rien que les deux, seuls comme des pierres incroyables, comme quand on a commencé à écrire nos bâtons d'écriture d'enfant.

Femme, tu te souviens? on n'avait pas de nid d'hirondelle pour commencer, tout était à faire, le toit de la serre en ardoise, tout. Et on s'y est mis, mais c'est dur. Il y faut de la buée aux vitres.

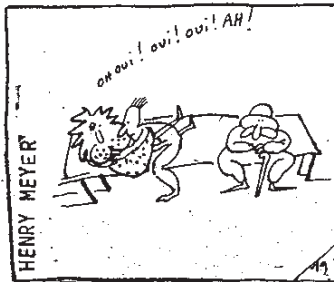
Il y faut des épaules de champagne, et l'amour n'est pas une fontaine à têtes de dauphins sous la glace. (...)

tu te souviens, ma femme aux seins de taupinière marine, ou quoi? (...)

CHARLES-ANDRÉ RATON
& ANDRÉ-FERDINAND BRAMUZ

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



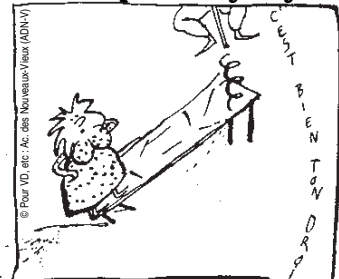
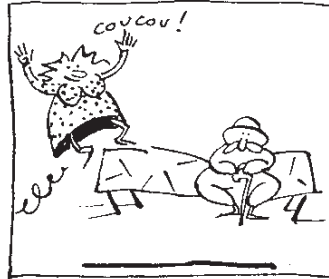
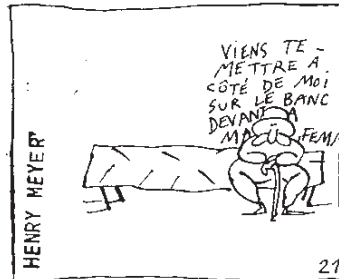
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



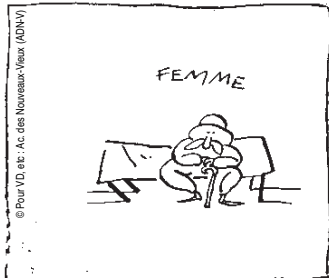
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



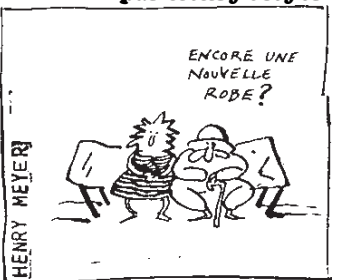
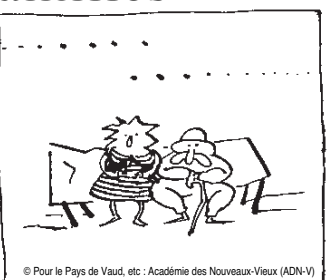
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



Les ouvriers ont-ils une âme ?

Ce premier semestre nous a valu un livre dense et stimulant. Demeuré inaperçu puisqu'il traite d'ethnographie urbaine, matière peu propice aux gestulations médiatiques, il s'efforce de cerner le «monde privé» des ouvriers du Nord-Pas-De-Calais.

L'auteur commence par circonscrire son objet. Le «monde privé» s'oppose au monde du travail, il recoupe celui de la famille, mais sans s'identifier à lui : ainsi des endroits publics – le café, le supermarché – sont-ils pratiqués *privément*; ainsi la famille voit-elle s'affronter les individus dans la construction de leurs «mondes privés». Aussi la définition de l'objet oscille-t-elle entre un modèle «organiste», attaché à dégaîner les structures qui façonnent les sujets agissants au risque de personifier le collectif, et un modèle «atomiste» soucieux de rester réceptif à la singularité des aventures personnelles.

L'enquêteur ensuite expose sa méthode et les difficultés y afférentes. L'enquête se situe près de Lille, dans un ensemble de HLM et de lotissements ouvriers. L'enquêteur y vécut de 1980 à 1985, impliqué dans la vie sociale qui s'y déployait. Il a ainsi pu fréquenter dans la durée un échantillon non négligeable de personnes représentatives (environ 90).

Il n'a pas manqué de rencontrer la difficulté inhérente à ce type d'approche : l'observateur n'a jamais accès, en l'observé, qu'à des comportements induits par sa propre présence. Il a pris le parti, alternativement, d'utiliser la *perturbation*, c'est-à-dire de jouer sur le fait que l'observé, désireux de se légitimer aux yeux du sociologue, dévoile dans cette entreprise des aspects essentiels de sa problématique, – et de réduire la *perturbation*, en s'insinuant dans l'intimité de ses interlocuteurs, afin de les amener à un seuil de familiarité qui permette de corriger les fausses valorisations découlant de leur besoin de reconnaissance sociale et de l'impassé faite par eux sur leur écart aux «normes». D'où la nécessité de créer un cadre favorable à la circulation de la parole et au surgissement des événements, en reprenant systématiquement les mêmes thèmes avec les mêmes personnes, en s'aidant du magnétophone, de la mémoire, des «révélés» faits par des tiers au sujet de ces dernières.

Bien sûr, en recourant à cette forme d'intrusion douce et manipulative, l'ethnologue se faisait voleur de sens. Pour obvier à cet inconvénient, il s'est imposé trois règles : respecter l'anonymat de ses interlocuteurs, éviter de réifier leur problématique en laissant ouverte la dimension subjective de leurs actes, soumettre à leur assentiment la publication des passages «délicats».

Un lieu, des biens, des liens

Dans l'histoire des familles étudiées, Olivier Schwartz distingue trois strates : la *prolétarienne* dans laquelle le baigna leur enfance (l'époque des coronas caractérisée par un labeur astreignant, l'enfermement social, une sociabilité communau-

taire); la *déprolétariée* (de 1960 à 1975) qui coïncida avec l'entrée des acteurs dans l'univers adulte, leur transfert en ville, l'accès à la consommation; les liens communautaires se distendent et l'on voit apparaître une tendance à la différenciation sociale et à la privatisation des valeurs; la *précarisée*, commencée avec la crise des activités traditionnelles qui affecte le Nord depuis quinze ans et dont les effets retentissent sur le niveau de vie des ouvriers, leur monde privé, la répartition des rôles entre homme et femme.

De leur ascendance minière, la plupart des familles conservent quelques traits saillants : nuptialité précoce, fécondité forte, préférence accordée à la maison individuelle, présence de l'épouse au foyer. Le foyer demeure une aire de réparation des forces, mais il s'est saturé de «présences» : téléviseurs cosus allumés en permanence, mobilier massif, objets nés du génie bricoleur du mari, ou – plus inattendu – plantes vertes, bar, aquarium... Il demeure aussi un lieu d'investissements affectifs intenses. Pourtant, même à ce niveau, l'observateur décèle une démarcation entre les familles performantes et les autres : celles-ci se signalent par une fécondité restreinte, le travail à l'extérieur de l'épouse, une plus grande attention portée aux résultats scolaires des enfants. Mais cette tension vers la réussite se paie d'une clôture sur soi et d'une insularité par rapport au voisinage : on s'y insère moins parce qu'on concentre toutes ses forces sur la promotion sociale. De là procède chez ces familles un sentiment d'isolement social et culturel.

Le centripète et le centrifuge

Le matériau accumulé fait ressortir la différenciation entre hommes et femmes comme un critère plus pertinent que la stratification sociale pour qualifier le fonctionnement des familles ouvrières. Cette différenciation s'articule autour du rôle de la mère et des «lieux masculins».

La tradition minière disposait que l'homme commandait, au lieu que la femme *gouvernait* le foyer. Gardienne d'une sphère hédoniste où l'homme lessivé par un travail très *physique* venait se recréer, elle était pour le mari comme les enfants celle envers qui l'on pouvait se poser en demandeur. Il est symptomatique de constater combien hommes et femmes adultes maintiennent des relations privilégiées avec leur mère, même si son *gouvernement* passé a laissé parfois d'après souvenirs. Son existence complexe celle de sa bru, tant le mari idéalise sa mère et tend à charger l'épouse de la négativité qu'il polarisait sur l'autorité maternelle. Quant aux mères, elles reproduisent au détriment de leurs filles l'oppression subie : moins libres que les garçons sur le plan des «sorties», les filles se voient refuser la pilule, qui marquerait leur accès au plaisir mais signifierait une *déviance*, toujours périlleuse pour des groupes dominés. Dans les familles ascendantes, cette figure maternelle se brouille, quoique le passage

au travail de l'épouse se heurte aux réticences du mari, craignant que ne soit déstabilisée l'aire du foyer. Les familles plus traditionnalistes connaissent, elles, le développement de deux phénomènes liés : l'«incommunicabilité» entre époux (elle étrangère au monde du travail, lui hostile aux *babillages* labiles entre voisines) et le désinvestissement sexuel envers le partenaire qu'éprouve assez vite la femme, confinée dans un corps *domestique* tôt livré à l'embonpoint.

Si la mère représente le pivot du foyer, l'homme se définit relativement à lui, jusque dans ses échappées. En société minière, l'ouvrier se dépensait dans un travail qui donnait au rendement le primat sur la qualification. Cette «dépense» exprimait une valeur virile, au même titre que... frapper ou boire. Le foyer possédait donc une faculté réparatrice, mais menaçait de devenir suffoquant, du fait de l'omniprésence féminine et de la *déprime* qui s'empara de l'ouvrier drogué de travail sitôt qu'il se régénéra. Le livre fourmille d'aveux où il apparaît que l'univers familial est pour l'homme celui de l'enfermement. D'où la nécessité de se constituer des espaces privés qui dessinent l'au-dehors du foyer familial. Hormis l'usine, peu investie, on trouve ainsi le café, la pêche, le jardin, le garage, l'entresol, le détour par la maison maternelle, le colombier... Spécificités : dans le bricolage ludique et l'efflorescence de créations curieuses qu'il engendre, l'ouvrier manifeste une maîtrise manuelle gratuite; par la pêche il met son corps en prise avec la nature dans un temps non cadencé par la production; le jardinage ou la colombophilie lui procurent une jubilation solitaire et silencieuse. La signification du détour chez la mère a été suggérée. Reste le café qui occupe une place à part : espace public et privé, il est l'endroit où la parole est reine. C'est un lieu *interstitiel* (1) où il est loisible, l'alcool aidant, de mettre pour un temps le monde à distance.

Que conclure ?

Parmi les cas examinés, l'auteur s'attache à l'histoire de deux couples qui ressortissent à «l'aristocratie ouvrière». La place manque pour un compte rendu circonstancié. Relevons que les relations entre couples et à l'intérieur de chacun d'eux furent ruinées par un banal adultère dévoilé. Ce qui intéresse Olivier Schwartz dans le parcours de ses interlocuteurs, c'est de montrer combien une péripétie «bourgeoise» se paya pour les protagonistes au prix fort, c'est-à-dire par la perte des acquis conjugaux et sociaux, les rejetant brutalement dans

(Annonce)

1921-1991
70 ans de la Nouvelle Politique Économique de Lénine
 L'URSS est-elle un état capitaliste dégénéré ?

Grand débat économique
 avec
 Pierre Arnold, Nicolas Hayek, Georges Rochat,
 Pierre Rochat, Gustave Rochat, Émile Rochat

Modératrice : Marianne Stepchczszinszkowa

JEUDI 1.08.1991 A LA VALLÉE DE JOUX

Le retour du Pouvoir suisse



Le décidément très médiatique professeur Masnata et Claire Rubattel viennent de faire paraître une nouvelle édition, revue et augmentée, de leur best-seller de 1978. Fier comme Artaban que la première édition se soit épuisée et que l'ossature du texte tienne encore le coup 13 ans plus tard, François Masnata s'est visiblement mis en tête de produire une somme incontournable, référence indispensable à qui veut tenter de comprendre ou analyser le fonctionnement de la société suisse hier, aujourd'hui et demain. Bref, le bon professeur Masnata a tenté (et partiellement réussi) un authentique exercice de mandarin.

La forme

Le «pavé», comme le dit le professeur soi-même, tient en 518 pages denses et pleines d'informations de toutes sortes sur le pouvoir suisse. Comme Masnata use et abuse des notes (426, soit 19 pages pour le seul chapitre premier, qui n'a que 100 pages... près de 20% de notes), dont certaines pour dire des choses aussi nécessaires que «L'affaire Ziegler est l'arbre qui cache la forêt» (note 159, p. 268), la lecture du livre n'est hélas guère agréable. Les notes sont en fin de chapitre, sauf, élément curieux, entre la page 271 et la page 289, où elles sont mises en bas de page... Le texte lui-même a des envolées parfois carrément champagniennes, surtout quand Masnata fait de la théorie de la science politique comme théorie du chaud et du froid, mais n'insistons pas, cela sera sûrement relevé par d'autres...

Premier volet

Ces quelques remarques formelles et *a priori* peu significatives faites, passons au corps du texte. Le «premier volet» de *Pouvoir suisse* est la réédition du texte de 1978. Relativement bien construit, le texte souffre cependant de manque de précision sur certains points et d'un ton parfois plus incantatoire que scientifique. Quelques remarques sur cette première partie.

D'abord, on peut s'étonner de l'absence d'analyse sur le rôle et la fonction du professeur d'université, fût-il politologue. Il ne suffit pas d'affirmer son rôle critique (page 20) pour être débarrassé de tout problème. La fonction du professeur d'université dans la société, la critique universitaire, si radicale soit-elle, font aussi partie du système et du pouvoir suisses, de leurs composantes. Et il ne suffit pas de parler de dominants et de dominés pour résoudre ce problème...

Ensuite, la manière qu'a Masnata de traverser les différentes sciences pour arriver à fonder son texte et sa théorie du pouvoir suisse est parfois un peu légère. Des raccourcis mènent à des simplifications difficilement acceptables (1), des démonstrations n'en sont pas toujours. Ainsi la dichotomie Gauche/Droite (2), que Masnata semble particulièrement appré-

cier, ne rend compte que d'un aspect relativement formel du système politique suisse et ne permet pas de bien saisir le rôle et la fonction des groupes émergents ou intermédiaires.

Restent un texte souvent intéressant et riche de données et des analyses percutantes.

Second volet

La deuxième partie du livre de Masnata contient des contributions de valeur variable, donnant la parole à des syndicalistes ou à des journalistes parlant «simplement», à des universitaires pédants et à des personnes qui font véritablement des analyses très intéressantes. 22 invités, dans des contributions hélas peu mises en problématique, ce qui donne une impression de touche-à-tout, de peu construit. Que de discussions n'y a-t-il pas dû avoir pour savoir qui on allait inviter et qui non...

Une relecture plus attentive aurait aussi permis d'éviter des à-peu-près. Par exemple, combien de licenciements entre 1974 et 1976/7 ? Citant René Lévy, François Masnata parle de 250 000 travailleurs immigrés qui ont perdu leur poste suite à la récession de 1974 (p. 202); selon Charles-André Udry, 250 000 emplois ont été liquidés dans la période, dont 66% étaient occupés par des immigrés (p. 315); selon Aristides Pedraza, 350 000 postes de travail ont été supprimés, dont 200 000 occupés par des immigrés (p. 351). C'est un jeu ?

Bref

Je ne serais pas aussi commémoratif que la bonne syndique de Lausanne, qui parle du *Pouvoir suisse* dans un article intitulé «Le 700», côté livres» (3). Le *Pouvoir suisse* est un livre qui mérite une lecture attentive, qui permet d'ouvrir de nouveaux horizons à la réflexion. Mais on reste tout de même avec l'impression frustrante qu'il s'agit plus de science molle que de science politique novatrice et que l'analyse du pouvoir suisse reste, dans ses grandes lignes, à faire.

J.-P. T.



François Masnata, Claire Rubattel & al.
Le pouvoir suisse 1291-1991
 Séduction démocratique et répression suave
 L'Aire, avril 1991, 518 pages, Frs 45.-
 (L'illustration est tirée de l'édition de 1978 : dessin de Wiaz)

(1) Par exemple sur le rôle, la fonction et les menaces qui pèsent sur l'Etat-Providence (p. 14 ou p. 277).
 (2) Pourquoi des majuscules ?
 (3) *Domaine Public* du 23 mai 1991.



New Smyrna Beach
Semaines de Suzanne
 Minuit, 1991, 141 p., Frs 22.-
 Il est rare que les Éditions de Minuit sortent des bouquins moyens. Derrière la couverture blanche et bleue, il y a toujours quelque chose à se mettre vraiment sous la dent. Pas toujours facile, pas toujours enthousiasmant, mais toujours intéressant.

New Smyrna Beach cache un groupe d'auteurs plutôt huppé : Florence Delay, Patrick Deville, Jean Echenoz, Sonja Greenlee, Harry Matthews, Mark Polizzotti, Olivier Rolin. Français, américains, tous nous racontent les *Semaines de Suzanne*.

Surmontant les pièges des ouvrages collectifs (cadavres exquis, constitués par empilage de contributeurs, qui ont bien l'intention de montrer qu'ils sont d'abord des solistes), ils parlent de Suzanne, lointaine, approchée, désirée, disparue, méditée... A chacun son approche, à chacune sa part de Suzanne, et voilà comment on finit par passer un bout de nuit avec elle. (V. A.)



Robert Graves
Lawrence et les Arabes
 Payot, 1990, 316 p., Frs 41.40
«Vers l'Orient compliqué, je m'en allais avec des idées simples», disait jadis un général français. L'air du temps peut rendre intéressantes quelques lectures sur cet Orient proche, où l'Occident nourrit des dictatures pour mieux pouvoir les anéantir ensuite. L'ouvrage de Robert Graves tomberait donc à point. *Lawrence et les Arabes* : un grand mythe occidental et un grand mythe oriental à découvrir sous la plume d'un grand écrivain.

Et bien, ce livre fait partie des escroqueries éditoriales actuelles de la maison Payot. Il date de 1927, Robert Graves explique tout à fait honnêtement qu'il a réécrit les *Sept Piliers de la Sagesse*, trop difficiles pour le grand public et qu'il l'a fait avec l'accord et les conseils de Lawrence lui-même. Ainsi, sous cette belle couverture, seule la préface est d'aujourd'hui.

Alors... autant lire Lawrence lui-même, c'est beau, c'est grand, c'est compliqué... et, contrairement à d'autres, jamais il ne méprise les Arabes. (M. A.)



Gallimard
Foliothèque, 200 à 300 p., Frs 10.- à 15.-
 Sous le nom de «Foliothèque», Gallimard lance une nouvelle collection ouverte à un vaste public, s'adressant aussi bien aux collègues qu'aux professeurs et à tous les férus de critique littéraire. Car tout est réuni pour approfondir l'étude de ces grands textes classiques présentés dans chaque cas par un spécialiste de l'œuvre.

Bien documentés et richement illustrés, ces petits documents valent leur pesant d'or. Il est en effet précieux de trouver parmi les ouvrages de critique littéraire une collection aussi séduisante et bon marché : «des ouvrages efficaces et élégants». Sont disponibles à ce jour : *La cantatrice chauve*, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Les fauconniers*, *Voyage au bout de la nuit*, *Un amour de Swann*, *La peste*, *Les fleurs bleues*, *La métamorphose*, *Le vieil homme et la mer*. (N. C.)



Marianne Enckell
La Fédération jurassienne
 Les origines de l'anarchisme en Suisse
 Canevas, 1991, 210 p., Frs 28.-
«Nos petits-fils seront plus heureux que nous libres et égaux, ils seront des frères, non des citoyens; ils n'auront plus d'états, de gouvernements, de constitutions; et c'est pour qu'ils puissent vivre tranquilles, sans faire de politique, que nous sommes obligés d'en faire aujourd'hui», écrivait James Guillaume à sa fiancée, en 1868. En fait, il reste aujourd'hui encore quelques étapes à franchir, mais il n'est pas inutile de relire la geste de ces militants libertaires têtus et pleins de foi. Quant à savoir s'il faut, pour mesurer le chemin parcouru depuis, regarder devant ou derrière soi... (A. C.)



John Gelder
Facettes du désastre
 Jean-Michel Place, 1991, 210 p., Frs 36.40
 Étonnante prose que ces miscellanées, ces petits morceaux de littérature, apparemment sans rapport les uns avec les autres, et faisant rarement plus d'une demi-page, que nous offre la lecture des *Facettes du désastre*.

Ce qui frappe en premier le lecteur, c'est l'apparente désorganisation de ces fragments d'expériences et d'impressions, souvent très noires, qui expriment le désespoir profond d'un être tourmenté, qui commence par avouer que sa venue au monde était elle-même une catastrophe.

Pour le reste, le lecteur n'a en réalité accès qu'au débris de la pensée du narrateur en proie à la désorganisation mentale. En décrivant son expérience de la réalité, expérience qui ressemble à celle des schizophrènes, où se mêlent une étrangeté et une intelligence incapable d'abstraction, il nous fait pénétrer vivant et entier dans l'univers fantastique des rêves et des cauchemars. Toutefois, la lucidité avec laquelle il commente cette expérience nous permet d'espérer retrouver la réalité une qui se cache derrière toutes ces «facettes du désastre». Cette quête du sens renvoie en définitive davantage à la démarche du poète. (N. C.)

Un individu hyperesthésique

JOHANN Heinrich Pestalozzi passe encore volontiers dans notre pays pour un pédagogue de talent et un grand humaniste, digne de figurer dans la galerie de nos héros nationaux, dépeussés pour cause de 700°. On ose encore parler de lui comme de «cet aristocrate zurichois qui s'était fait pauvre, afin d'aider les pauvres à devenir des hommes» (2).

Voilà qu'un professeur hollandais, de l'*Erasmus Universiteit* de Rotterdam (*Instituut voor Pedagogiek*), vient de consacrer trois ans de recherches et d'écriture à la mise au point d'un ouvrage extrêmement documenté et qu'on peut bien appeler une dénonciation de l'imposture pestalozzienne.

L'auteur raconte dans l'introduction de son livre qu'il avait de la peine à s'expliquer la renommée pédagogique de Pestalozzi, tellement son «système» pédagogique apparaissait indigent et chaotique, même à une analyse superficielle (3). D'où la décision du savant hollandais de mener une étude exhaustive sur la vie et l'œuvre du pédagogue zurichois, également bien connu sur les bords de la Thièle.

La première partie de l'ouvrage est une biographie minutieuse de Pestalozzi, qui met en lumière surtout les échecs ininterrompus, d'un individu hyperesthésique et perpétuellement dépassé par les événements. En 1764, âgé de 18 ans, Pestalozzi s'inscrit à l'université de Zurich; hésite entre le droit et la théologie et ne termine pas ses études. Frappé par «la beauté neuve de la vache», il décide de devenir éleveur de bétail. Après avoir gaspillé l'héritage paternel, la fortune de son épouse et l'argent de ses amis dans diverses entreprises agricoles et industrielles, toutes vouées à l'échec, il commence à se prendre pour un grand éducateur. Influencé par l'œuvre de Rousseau, il rêve de pouvoir expérimenter ses vues pédagogiques et ses méthodes didactiques. Entre-temps, il fréquente les mouvements politiques les plus radicaux de Zurich, mais il se fait exclure de la plupart des cercles bourgeois, à cause de ses tendances ésotériques et (paraît-il) de ses penchants homosexuels (4). Il publie quelques romans champêtres qui obtiennent un certain



succès, dont le mérite revient toutefois à sa femme Anna qui récrivait entièrement les textes impubliables de son mari.

Après des années de «galère» dans la Zurich patricienne de l'époque des Lumières, il peut enfin, en 1798, mettre en pratique ses doctrines éducatives. Ce sera pour Pestalozzi une suite retentissante d'échecs scolaires. D'abord à Stans, qu'il doit quitter précipitamment en 1798, sous la protection des baionnettes françaises; ensuite à Berthoud, où il reste six ans, avant que les autorités bernoises ne le destituent sous la pression populaire. A Yverdon, où il s'installe en 1806, les choses semblent se passer un peu mieux (5), avant que des brouilles incessantes et pénibles avec ses collaborateurs ne viennent miner la prospérité de son institut qui doit fermer en 1825.

Retiré en Argovie, il consacre les dernières années de sa vie (il meurt en 1827) à la mise au point d'une autobiographie et à la défense de son œuvre. En fait, il fabrique lui-même la légende de son héroïsme pédagogique, ce que démontre l'abon-

dante documentation citée par N. L. Dodde. La deuxième partie de l'ouvrage cherche à éclairer, par une approche pluriscientifique, les raisons plausibles d'une telle persévérance dans l'échec. L'étude du prof. Dodde tend d'ailleurs à suggérer que Pestalozzi se complaisait dans l'adversité et les déconvenues.

Particulièrement intéressant est l'essai d'explication biosomatologique proposé par le savant batave. Pestalozzi aurait été manifestement troublé et miné par le rapport difficile à son corps et à son image : tous les témoignages convergent pour affirmer qu'il était d'une laideur repoussante, à tel point «qu'aucun artiste n'a jamais osé le représenter de manière réaliste». Cette laideur fut à l'origine d'incessantes difficultés relationnelles et caractérielles, comme en témoigne la lecture que l'auteur fait de nombreux dossiers, ainsi que des écrits romanesques du pédagogue. Quelques pages d'un journal intime, découvert par le prof. Dodde dans les archives conservées au Pestalozzianum, ré-

velent aussi à quel point l'auteur de *Léonard et Gertrude* paraît avoir été affecté et conditionné par l'étymologie de son nom. Dans le patois de la région de Chiavenna (où la famille est signalée au XVI^e siècle), *pesta lozza* signifie quelque chose comme «celui qui patauge dans la gadoue». Il semblerait donc que Pestalozzi attribuait une partie de ses malheurs à une sorte de malédiction étymologique pesant sur son patronyme.

En dépit de l'austérité du thème et du traitement «scientifique» du sujet, ce livre est construit comme une enquête policière et «monté» comme un film d'action. En somme, un itinéraire qu'il serait dommage de rater.

L. D.



Itinéraire d'un éducateur raté
 La vie et l'œuvre de J. H. Pestalozzi
 Deboeck & Wesmael, 1991
 376 p., Frs 44.80

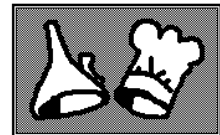
- (1) Pour plagier les propos de M. Jean-Pascal Delamuraz (voir *La Distinction* n° 23)
- (2) Expression entendue au journal romand de la TSR le vendredi 8 juin 1991.
- (3) D'après ce qu'il écrit dans l'introduction, le prof. Dodde avait fait part de ses perplexités dans un congrès de l'International Standing Conference for the History of Education (la plus prestigieuse association mondiale de chercheurs en histoire de la pédagogie), suscitant l'indignation d'un professeur zurichois, qui avait même déclaré : «Si nous étions encore au moyen âge, je provoquerais le professeur Dodde en duel!» Cet épisode a poussé l'auteur à examiner systématiquement la vie et l'œuvre du pédagogue suisse.
- (4) L'auteur cite la formule célèbre de Michel Thévoz : «Tout désir d'éduquer est un désir péderastique perverti».
- (5) Pestalozzi témoigne, dans une note inédite citée par Dodde, de son admiration pour le peuple vaudois «qui aime l'éducation, les lois et la baignade» (p. 197, note)

(Annonce)

Bicentenaire de l'arrestation du despote Louis XVI, le 20 juin 1791, au cours de son indigne fuite vers l'Est

Grand banquet républicain

Les Bioux 14 thermidor AN CXCVIII



TOQUÉ, LE CHEF

CANARD À L'ORANGE POUR GENS PRESSÉS

Procurez-vous, d'une manière ou d'une autre, un magret (non, pas le commissaire !) ou un filet de canard. C'est la même chose sauf que pas tout à fait : le magret, c'est le filet d'un canard engraisé pour faire un foie gras. C'est comme pour les autres canards : il y en a des hauts de gamme et d'autres non.

Incisez votre filet quatre fois sur le dos, du côté du gras. Salez avec modération, poivrez sans hésitation. Faites-le tremper quelques minutes dans le jus de deux oranges fraîchement pressées. Egouttez en mettant à gauche le jus de trempage.

Faites dorer dans un peu d'huile le filet à (1a) poêle à feu

moyen (nitrop, nitrop peu quoi), côté gras d'abord. Lorsqu'il est cuit, soit au bout de quelques minutes, posez-le à côté et à couvert. Les canards s'apprécient mieux plutôt saignants, car, quel que soit le quotidien, on n'aime pas ce qui est compilé...

Déglacez l'atmosphère avec le jus que vous aviez mis à gauche, auquel vous ajoutez un peu de Cointreau, ou de Grand Marnier.

Découpez le canard, en tranches pas trop fines, versez la sauce sens dessus dessous, décorez d'un peu de zists et de zestes d'oranges préalablement râpés et bouillis une minute.

Hop !
 Le maître-coq

(Annonce)



Imsand

Exposition jusqu'au 31 juillet

Galerie Basta ! Petit Rocher 4

Du côté de nos excellents confrères et excellentes consœurs

Vers la dimension européenne...

«La rédaction s'est réunie pour la première fois à Morges le 23 février dernier. (...) Le lieu de rencontre a été soigneusement choisi – comment donner d'emblée un caractère romand au nouveau journal et, surtout, comment ménager les susceptibilités genevoises tout en respectant la primauté éditoriale vaudoise ? Le château de Begnins, situé sur territoire vaudois à quelques encablures de Genève, avait d'abord été envisagé. Mais il était fermé pour vacances annuelles. D'abord accablés par la nouvelle, les Genevois ont finalement fait contre mauvaise fortune bon cœur et se sont rendus à Morges de bonne grâce malgré la présence toute proche de la capitale vaudoise. La prochaine rencontre a été fixée au château de Penthes, à trois kilomètres de Genève.»

Extrait –non retouché, juré I – de Naissance d'un quotidien, lettre d'information n°1, mai 1991

(Annonce)

Grand festival POP à la Vallée de Joux Les Bioux, jeudi 1.08.91

*On va s'éclater :
happening, cônes et
grand flash final
1971-1991
Jim, reviens !*

Le Champignacisme et la presse d'opinion en danger

Vous l'avez peut-être lu dans la presse ou vu à la télévision et vous avez tremblé : la Nouvelle Revue de Lausanne et du Pays de Vaud connaît de sérieuses difficultés. Dans son édition du 18 avril, un communiqué de notre estimée consœur était conçu en ces termes : «Depuis longtemps, la NRL subit le sort de la presse d'opinion, dont nombre de titres engagés comme elle dans le débat politique ont d'ailleurs disparu au cours des dernières décennies. (...) Elle doit aussi s'assurer la fidélité de lecteurs malheureusement sollicités pas tant de moyens écrits ou audio-visuels qu'ils n'ont souvent plus guère de temps à consacrer à la réflexion politique.»

Et le journal situé à gauche en sortant de la gare CFF continuait : «Les responsables de la NRL poursuivent l'étude de solutions propres au maintien du titre et de la vocation de l'organe fondé en 1868 sous forme d'hebdomadaire par Louis Ruchonnet. Ils peuvent démentir les rumeurs selon lesquelles l'existence même de la publication serait menacée.» Les radicalologues professionnels et les sources généralement bien informées que nous avons consultés convergent vers une même analyse. Tous les indices d'une grave crise sont là : appel à l'autorité («les responsables»), moralisme hygiénique («des solutions propres»), invocation rituelle au «Grand Louis», père fondateur, affirmation nette («démentir les rumeurs») qui indique que le contraire est sérieusement envisagé, unanimité qui cache un affrontement très violent entre les fractions qui se partagent la direction du parti.

Conscient de ses responsabilités dans le maintien d'une authentique presse d'opinion en Suisse romande et soucieuse de conserver intactes ses mines de nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac, La Distinction n'hésite pas et lance

**une grande souscription de soutien à la
Nouvelle Revue de Lausanne**

Les dons sont à envoyer au CCP 10-220 94-5, La Distinction, mention «NRL»

I. LE MONDE

L'abandon du socialisme par les Birmans et les succès de Mme Thatcher se rejoignent.

«La fin d'un socialisme» (30 mai 1989) 24 Heures

Dans le grand Israël vivent aujourd'hui 3,5 millions de Juifs et 2 millions d'Arabes, dont la fertilité n'est pas identique.

«La paix élysée» (22 février 1989) 24 Heures

Car la sortie du socialisme passe par la fenêtre sur la démocratie.

«Comment sortir du socialisme» (3 octobre 1985) 24 Heures

La bourse électronique et les idées de liberté sont contagieuses !

«Collez un timbre» (18 février 1990) 24 Heures

II. LE PAYS

Lorsque les Vaudois se mêlent de créer, leur entrain reste toujours méthodique. Pas d'engouement passager, mais un zèle appliqué et constant.

Programme officiel vaudois du 700°

(janvier 91)

Nous sommes Suisses parce que nous avons des ancêtres qui ont habité ici avant nous. La nationalité explicite l'appartenance à la communauté nationale.

«Devenir Suisse» (3 mai 1988) 24 Heures

Les TL ne sont certes pas parfaits. Mais ils sont propres, respectent plus ou moins les horaires et desservent tous les quartiers.

«Amour d'une ville» (24 novembre 1990) 24 Heures

III. L'ETAT

La gendarmerie cantonale a remarquablement fait son travail. Elle a maintenu l'ordre à l'intérieur du Comptoir. Aucun membre du gouvernement n'était présent au poste de commandement...

«Quelques leçons d'une émeute» (3 octobre 1990) 24 Heures, Champignac d'Or 1990

On vit dans un pays de libertés, et il faudra toujours lutter contre l'espionnage, le terrorisme, les extrémistes qui prétendent renverser la démocratie et le crime organisé.

«Pour quelques fiches» (6 novembre 1990) 24 Heures, Champignac d'Or 1990

V. MOI-MÊME

Je ne fais jamais de promesses car je les tiens.

Discours devant le préfet et les municipalités de la région de Vevey (18 décembre 1991)

Cette histoire, c'est le tonneau de Sisyphe.

Intervention au Grand Conseil vaudois (22 septembre 1987) 24 Heures

Certes les hommes publics restent des hommes. Et ils ont droit à l'erreur, voire à une certaine médiocrité.

«La vertu des hommes (et des femmes) publics» (21 janvier 1989) 24 Heures

Enfin, il ne faut pas trop facilement crier au loup. «Apocalypse Now» est un beau film de Coppola. Mais l'Apocalypse des forêts suisses qui ne se réalise pas est un mauvais coup à la protection de notre milieu de vivre.

«La Forêt était morte. Pourtant, elle vit» (25 février 1991) 24 Heures

Mes idées sont contagieuses.

Visite au CHUV, *passim*

On lutte contre la gueule de bois en cessant de boire.

«La gueule de bois» (22 janvier 1985) 24 Heures

CITATIONS DU PRESIDENT PHILIPPE PIDOUX

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
LAUSANNE 1991

8

9

12

13

intérieur du pli n° 2

supplément à La Distinction,
n° 24, juillet 1991
Case postale 204, 1000 Lausanne 4
(publié avec le concours du Centre
d'Etude de la Pensée du Président
Philippe Pidoux)

volume 2

24 Heures
«De la grandeur d'Allah» (21 mars 1989)
qu'elle se réincarnera à ma mort.

24 Heures
«Cussess de grenouilles» (12 mars 1986)
choix.

24 Heures
Cavalier, je ne mange pas volontiers du cheval.
Peut-être est-ce ridicule: mais c'est mon propre

24 Heures
«De la vertu à vendre» (3 mai 1991) 24 Heures
nait la vertu.

24 Heures
A quinze ans, j'imaginai que la gauche incar-

24 Heures
«Mort aux fumeurs?» (2 décembre 1987)
sobriété joyeuse et d'une générosité lucide.

«On ne peut vivre d'ascétisme sévère, mais d'une
Revue de Lausanne et du Pays de Vaud

«Échec programmé» (23 avril 1991) Nouvelle
Je ne me mettrai pas au lit pour pleurer.

CITATIONS DU
PRESIDENT
PHILIPPE PIDOUX



Depuis qu'il s'est vu décerner le Champignon d'Or 1990 et sous le prétexte de son année de présidence du gouvernement vaudois, le Conseiller d'Etat Philippe Pidoux commet quotidiennement des acrobaties rhétoriques qui feraient trembler les plus volubiles.

L'impitoyable régleme nt du Grand Prix du Maire de Champignon d'Or l'exclut de la compétition pour quelques années, il est apparu souhaitable aux admirateurs du Mont-Suchet du radicalisme de créer un organisme destiné à faire connaître au monde la pensée pidolienne et à en intensifier le rayonnement ici même : le C. E. P. P.

Voici donc deux documents impressionnants : les interventions radiophoniques du Grand Vaudois à sept années d'intervalle et le très attendu recueil de ses meilleurs passages.

Instructions de montage pour les Citations

Suivez scrupuleusement la procédure suivante :

- 1.- découpez la moitié inférieure de la page 8
- 2.- suivez les indications de pliage (3 plis successifs)
- 3.- tranchez les bords de page
- 4.- rachetez un exemplaire du journal

Pour les lecteurs peu habiles de leurs doigts ou soucieux de conserver intacte leur précieuse collection de notre journal, nous signalons la parution très prochaine d'une édition de luxe :

Citations du Président Philippe Pidoux

16 pages sous couverture renforcée rouge, avec titre doré à la main et signet en authentique nylon tressé de Saint-Gall, Frs 5.-

Compilées par le C.E.P.P.

Éditées par l'Institut pour la Promotion de la Distinction, à Lausanne, et le Centre de Recherches Périphéricosopiques, à Oleyres
En vente dans la bonne librairie ou à l'adresse de La Distinction (CCP 10-10220-94, mention «citations»)

1991 - 1998 : deux discours, une seule idée

PHILIPPE PIDOUX: [...] que l'Etat soit au service des citoyens et que ce ne soit pas les citoyens qui soient au service de l'Etat. Ça c'est une idée qui n'est pas celle de beaucoup de personnes, mais je crois que c'est ma manière de servir la communauté vaudoise.

- Autrement dit il y a deux cents ans les Vaudois se libéraient du joug des Bernois, est-ce qu'il faut imaginer aujourd'hui que la société devrait se libérer du joug de l'Etat?

- Dans certains domaines, les personnes doivent se libérer du joug d'autres personnes, d'autres personnes assumées par les administrations ou par l'Etat, pour que l'Etat se concentre sur ce qui est sa charge, qu'il est seul à pouvoir faire, qui est d'exercer la puissance publique.

- Alors donnez quelques pistes, j'entends, où l'Etat pourrait se désengager.

- D'abord je donne la piste de la puissance publique. L'Etat est le seul à pouvoir exercer la violence publique, la violence est la ..., il a la légitimité de cela. Et il y a beaucoup de domaines où ils n'est pas nécessaire que ce soit l'Etat qui s'engage. Prenons un domaine qui n'est pas de mon département, des musées. Il y a à Lausanne différents musées et il y en a qui sont exploités sous forme de fondation, sans que l'Etat intervienne; comme par hasard c'est ceux qui ont beaucoup de succès, et puis il y en a d'autres qui ont d'autres activités. Alors s'il faut choisir entre les deux, et bien nous devons le faire.

- Ce qui est valable aussi pour le domaine de la santé naturellement avec la fameuse décantonalisation du CHUV qui arrive ?

- En effet le CHUV est la plus grande entreprise du canton de Vaud, et de nos jours il faut gérer une entreprise avec des règles de l'entreprise, les règles de gestion. Tandis que les règles de l'Etat sont faites pour exercer la puissance publique. Et de même qu'en France on ne construit pas des voitures avec les règles de la puissance publique, puisque ce sont les socialistes qui désétagèrent Renault, je pense que dans notre canton, on peut aussi se poser la question. C'est ce que l'on est en train d'examiner, si les règles de la puissance publique sont celles qui s'appliquent pour soigner les gens.

- Le 700^e de la Confédération pour vous est une charge importante ? Le président du gouvernement va devoir consacrer beaucoup de son temps à toutes ces manifestations qu'il y a dans tout les coins de la Suisse ?

- Il y a toujours des activités de représentation, mais la collégialité dans le Conseil d'Etat vaudois fait que mes collègues et moi-même nous sommes réparti équitablement ces représentations-là. Et je crois que pour chacun ce sera l'occasion d'exprimer un certain nombre d'idées auxquelles nous tenons.

(Hymne vaudois)

• RSR 1 - La Première, 24 janvier 1991

- [...] de chemin parcouru depuis 1991 lorsque président du Conseil d'Etat vous avez annoncé une idée qui n'était pas celle de beaucoup de personnes!

- PHILIPPE PIDOUX: Oui, j'étais seul à partager mon idée, mais je crois qu'elle était contagieuse, elle a fini par s'imposer.

- Vous avez en quelque sorte libéré l'Etat du joug de ses institutions les plus dispendieuses, la santé, l'éducation, la culture...

- Ça a été une grande victoire pour moi, je veux dire pour toutes les personnes, la désétatisation du CHUV. On avait depuis longtemps prouvé que les règles de la puissance publique ne pouvaient s'appliquer pour soigner les gens. Maintenant la compétition entre les services favorise une médecine de qualité. Et en privatisant l'enseignement, nous avons résolu le problème de la concurrence malsaine entre les écoles publiques et les écoles privées.

- Quant à la culture, vous avez tout de même créé une section au très officiel Musée cantonal lors de votre passage à l'Instruction publique ?

- Oui. Une section consacrée aux institutions sociales, qui montre comment elles ont été longtemps nécessaires pour soutenir l'Etat et comment elles ont failli le précipiter dans le chaos. Comment il a fallu que l'Etat se désengage. Il faut ajouter que depuis quelques années le Musée cantonal est exploité sous forme de fondation, pour fonctionner harmonieusement selon les règles de l'entreprise.

- D'abord chef du Département de la Santé publique, puis chef du Département de l'Instruction publique, puis chef du Département de la Puissance publique, département que vous avez créé, enfin Chef de l'Etat depuis la disparition de tous les départements, vous mettez toute votre énergie dans la sauvegarde de l'Etat...

- C'est ma manière de servir la communauté vaudoise.

- Le 200^e anniversaire de la libération du Pays de Vaud pour vous est une charge importante? Le Chef de l'Etat va devoir consacrer beaucoup de son temps à toutes ces manifestations qu'il y a dans tous les coins du canton?

- Il y a toujours des activités de représentation, mais depuis la disparition du Conseil d'Etat les choses sont plus simples. Nous perdions beaucoup de temps à nous répartir les tâches. Il y avait une sorte de compétition et chaque conseiller voulait aller partout pour défendre un certain nombre d'idées auxquelles il tenait. Depuis que je suis seul à représenter l'Etat, je ne vais que là où son respect est assuré. Ailleurs c'est la police qui représente la puissance publique.

- On parle beaucoup ces temps de l'érection de votre statue équestre sur la place du Château à côté de celle du Major Davel. Vous identifiez-vous à ce héros national?

- Oui et non. Comme lui j'ai cherché à changer l'Etat qui gouvernait le Pays de Vaud. Mais moi j'ai réussi.

(Hymne vaudois)

• RSR 1 - La Dernière, 24 janvier 1998

ceux que leurs parents ont conçus naturellement.
Editorial (25 mars 1991)

Nouvelle Revue de Lausanne et du Pays de Vaud

Parce qu'il s'agit d'une technique orientée par une idée morale, la fécondation in vitro et le transfert d'embryons explicitent -dans le canton de Vaud- un idéal, la passion de l'excellence.

«Ventes à louer» (2 juin 1987) 24 Heures

L'encouragement du travail à mi-temps en revanche représente une mesure censée pour nombre de personnes.

«Trop ou trop peu d'enfants?» (20 novembre 1984) 24 Heures

L'enfer de la drogue est devenu le paradis de la bonne conscience de ceux qui ne veulent plus lutter pour les drogués et contre la drogue.

«A en mourir de plaisir» (12 avril 1990) 24 Heures

Aucun père d'adolescents ne peut trancher de la drogue en deux coups de cuillère à pot.

«Droge à gogo» (8 novembre 1989) 24 Heures

Je sais que la répression à outrance n'est pas une panacée. Mais on est généralement enclin à faire plus facilement ce qui est permis que ce qui est interdit.

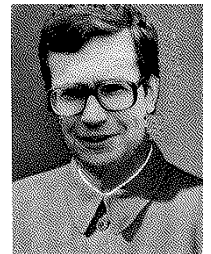
Droge à gogo (8 novembre 1989) 24 Heures

IV. LA FAMILLE

Au CHUV, des dizaines de bébés sont nés après un acte sexuel dans une éprouvette et l'introduction de l'ovule dans le ventre de la mère.

«Le bébé éprouvette» (1 février 1991) 24 Heures

Et ce ne sont pas moins de 120 bébés qui sont nés [à Lausanne] depuis cinq ans, après une insémination artificielle. (...) 120 bébés donc nés d'une insémination homologue résultant du traitement d'un type de stérilité de leurs parents. Mais d'autres couples ne peuvent être traités par cette fécondation in vitro. Il est donc nécessaire, dans ces cas-là, de recourir à un autre type d'insémination artificielle, avec le sperme d'un donneur, provenant d'une banque de sperme. De telles inséminations hétérologues ont donné naissance, à Lausanne, à 150 autres bébés (...). Or ces 270 bébés ne sont pas moins vrais que



非俚痞
皮土豆

Imprimé dans le canton de Vaud

11

14

mémorandum du ppi n° 1

10

12

10

9

8

8

I Le Monde

II Le Pays

III L'Etat

IV La Famille

V. Moi-même

TABLE DES MATIERES

... mais vous remarquerez que le sien [celui de M. Schmutz] a une rate plus fine, plus distinguée que le mien. Quant à celui de M. le conseiller Ruyy, il a une rate beaucoup plus large, beaucoup plus commune sans que cela soit lié à son parti... Intervention au Grand Conseil vaudois (13 novembre 1990) Bulletin des séances du Grand Conseil